

## La composition française

Anne Brunelle

Numéro 85, printemps 2000

Les repoussoirs littéraires

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/14734ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Brunelle, A. (2000). La composition française. *Moebius*, (85), 25–30.

# ANNE BRUNELLE

anne.brunelle@durham.ac.uk

## *La composition française*

La guillotine bien affûtée de la composition française s'abat d'un coup sur la classe: les têtes roulent vers les encriers, les corps toujours fumants de passion et de liberté disparaissent dans les pupitres à la recherche de papier brouillon, même les fenêtres s'obscurcissent un peu pour souligner la fin officielle des vacances. Notre bourreau rajuste sa cornette d'un index précis et extirpe tant bien que mal son ample carapace noire d'une chaise dont les bras semblent s'être refermés pendant l'été. Les yeux vifs et pointus, le teint cireux de celles qui vivent dans la pénombre, la bouche molle, vacillante, entre vertu et dédain: un visage qu'il me sera difficile d'aimer, celui de la sœur Marie-Rose-des-Anges. Je devrai pourtant m'y habituer car, juchée sur sa tribune, elle dominera mon univers pour les dix prochains mois, ses quatre-vingt-quinze kilos d'érudition et d'autorité déterminés à tout mettre en œuvre pour que mes pensées demeurent aussi impeccables que mes cols, et que mes aspirations s'inscrivent dans les strictes limites du convenable et du pieux.

Dans quelques instants, la Sœur-des-Anges nous toisera du haut de son bréviaire, tentant d'associer fillettes et réputations; elle aura tôt fait de mémoriser nos noms afin de pouvoir, dès la première occasion, démontrer son omniscience et prouver que nous ne pourrons rien lui passer cette année, que ce soit en français, en latin ou en grec. Elle s'avance avec un bruissement sinistre, tourne vers nous son sourire d'ogresse. D'une écriture souple et régulière, penchée tout juste comme le prescrit le manuel des conventions calligraphiques pour

tableau noir, centième édition, elle vient de nous asséner quatre pages à double interligne, deux heures, deux sujets: «Ce que j'ai fait pendant l'été» OU «Résumer une lecture de vacances». Original.

Pour la dixième fois de ma carrière d'écolière (la première année ne compte pas puisque je ne savais pas écrire et qu'il m'avait fallu concéder devant toute la classe que ma voix s'était envolée au son de la cloche), je devrai faire un choix qui déterminera ma position dans la hiérarchie des chouchous. Un texte bien rédigé et sans complications, enjolivé d'un geste charitable peut-être, me vaudra la permission de m'absenter pendant les leçons assommantes de grammaire pour distribuer les messages, retourner les livres à la bibliothèque, ou même traîner un peu dans le dortoir des religieuses affairées à bourrer les crânes de mes compagnes. Mais une fanfaronnade de figures de style enluminées d'imparfaits du subjonctif, et je risque de me voir accorder l'honneur tant convoité d'ouvrir la porte aux visiteurs ou celui tout aussi désirable d'épousseter les brosses gorgées de craie; alors qu'un excès de paresse et de réjouissances mal orthographiées me relégueront au dernier rang avec les filles populaires, ces nigaudes trop fardées qui se moquent sans cesse de mes dents gentiment dispersées, et dont la seule ambition est d'épouser, comme leurs mères avant elles, un divorce profitable.

Premier choix, donc, décrire mes vacances: affliction qui réapparaît à date fixe comme la fièvre des foins, l'anniversaire de mon frère, la visite chez le dentiste. Encore faudrait-il que j'aie fait quelque chose durant l'été, pour pouvoir pondre quatre pages! Jour après jour, androïde désabusée, je me suis levée, lavée, peignée, habillée; jour après jour, sainte méconnue, je me suis sacrifiée pour ma petite famille, m'acquittant de toutes les corvées domestiques à la sueur de mon front alors que mes parents disparaissaient joyeusement avec leurs camarades dans des bureaux climatisés. Comment dépeindre ces soirées interminables où, étendue sur le plancher immaculé de la cuisine, je n'avais plus que la force de regarder les mouches se multiplier au plafond; trop souvent, j'en suis morte d'ennui et d'humidité (ce

n'est pas la chaleur, comme chacun le sait) pour ne renaître que plus abattue après que l'orage eut manqué à ses promesses. Et les heures se sont succédé avec une lenteur sadique, chaque minute me rapprochant inévitablement de mes amies plus fortunées qui reviendraient bientôt me casser les oreilles avec leurs aventures estivales. On ne le croirait pas à m'entendre, mais je le reconnais volontiers: je suis jalouse. Comme elles ce matin, je voudrais souffrir d'amnésie passagère et contempler, avec un profond soupir, ma feuille encore toute blanche de secrets inavouables; moi aussi, j'aimerais passer sous silence les bulles de champagne tendrement déposées entre mes lèvres, omettre la bouche gourmande perdue dans mon décolleté, taire la main vagabonde... Mais inutile de rêver, puisque ces sources d'inspiration n'appartiennent qu'à celles qui se couchent tard. Et surtout pas question que je me serve de mon talent d'invention: bien malgré moi, j'ai fini par apprendre qu'entre la Saint-Jean et la fête du Travail, il est strictement interdit de se faire kidnapper par des extraterrestres, d'étudier les rites sacrés des tribus d'Amazonie, ou encore de partager son temps entre Jules César et l'Égypte. Non, il faut s'en tenir aux faits, toute la vérité, rien que la vérité, et rien à raconter, je vous le jure!

Quant à la liste de bouquins qu'on nous avait proposée en juin, on m'y reprendra à courir les librairies du centre-ville en quête d'ouvrages introuvables qui préfèrent l'ombre des couvents à l'éclat des fêtes populaires. Combinaison plutôt dangereuse avec le soleil d'ailleurs, puisque je me suis brûlé le dos plus d'une fois en m'endormant sur ces chefs-d'œuvre d'une autre époque: Daudet, le grand maître de la canicule, *Lamartine aux alexandrins* aussi excitants qu'un robinet qui goutte («*Ô temps, suspends ton vol...*», et pourquoi pas pendant qu'on y est!), Claudel pour une rechute de piété, Zola et ses histoires à attendrir les pierres tombales, Melville, Tolstoï, Homère, et j'en passe. Ce n'est pas que je déteste la lecture, au contraire, mais les plaintes de plus de cinq centimètres d'épaisseur me rebutent, me répugnent même lorsqu'elles célèbrent des

amours trempées dans le sang et l'eau de misère. J'ai cependant une admiration sans bornes pour l'incroyable prolifération de mots jaillis de la plume de leurs auteurs, pour tous ces chapitres colossaux débordant de descriptions méticuleuses, de remarques judicieuses, de narrations minutieuses, pour ces volumes titanesques bourdonnant de monologues, de dialogues, de prologues, d'épilogues, de catalogues dont la lecture effaucherait la créativité de toute novice moins fortement constituée. Alors, pour ce qui est de n'en tirer que quatre pauvres petites pages de réminiscences, quel gaspillage!

Il y aurait toujours... mais pour un simple compte rendu de début d'année scolaire, aurais-je le courage de confesser en toutes lettres qu'il m'est arrivé, par accident et d'un seul œil, de feuilleter avidement quelques-uns de ces auteurs d'avant-garde que personne n'a lus mais dont tous discutent à voix basse loin des oreilles accusatrices des punaises de sacristie ou de celles trop délicates des jeunes filles de bonne famille, ces écrits maudits qui attisent tant les flammes de l'enfer (du moins c'est ce qu'on murmure) que certains croient qu'il faille les réduire en cendres pour sauver leur âme, et la mienne. Avouerais-je que je suis même allée jusqu'à parcourir, somnambule innocente, ces rebelles de l'écriture qui se moquent de tous les principes littéraires qu'on m'enseigne, et dont les récits émancipés réinventent la relation entre l'homme et le monde qui l'entoure, la fille et son école, la sœur et son église. Mais peut-être devrais-je oublier ces incursions bien moins périlleuses que défendues dans les arcanes de la sédition intellectuelle, éviter de provoquer un affrontement inutile avec les championnes de la moralité.

Vacances, lecture, vacances, lecture, quelle alternative intolérable! Il est cependant grand temps que je m'y mette puisque déjà la cuisine embaume les couloirs du parfum méconnaissable de son menu de midi et que l'ouragan menace dans le regard insistant de la Rose-des-Anges. À ce train-là, je vais encore me ramasser chez la sœur directrice, yeux baissés en toute humilité, lèvres mordues pour réprimer ce rire soi-disant nerveux

qui me vaut toujours une période additionnelle de retenue, à tenter en vain d'expliquer pourquoi je n'ai pas réussi à composer une seule phrase en deux heures. Compte tenu de la rigidité proverbiale de cette grande dame de la congrégation, je suis certaine qu'il serait non seulement difficile de la convaincre des dangers réels de ce genre d'exercice, mais tout aussi impossible de la persuader qu'à me soumettre bien docilement aux caprices d'une institutrice qui perpétue son manque d'imagination à mes dépens, je risque de me réveiller dans trente ans, mortellement atteinte de religion, les fesses collées sur un banc d'école trop étroit à attendre que des enfants m'offrent leurs vacances d'été. Tiens, voilà une idée à explorer en détail...

